[illegible]



Collationné

Guy de La Brosse.

Advis défensif du Jardin royal des plantes médécinales de Paris.

Paris, 1636, in-4°





AV ROY.

SIRE,



E propoſe à voſtre Majeſté la conſtruction d'vn Iardin pour cultiuer les Plantes Medecinales; où voſtre peuple ait recours en ſes infirmitez ; où les diſciples de la Medecine puiſſent apprendre; & où ceux qui la profeſſent s'addreſſent à leur beſoin.

Cy-deuant l'on viſitoit celuy de Mont-pellier, Edifice de vos deuanciers; & les apprentifs s'y acheminoient pour s'inſtruire; maintenant il n'eſt plus; la place d'vn baſtion en conſerue ſeulement le nom; toutes ſes Plantes ſoigneuſement cultiuées , qu'vne peine indicible auoit curieuſement aſſemblées, ſont ores au neant ; il ne reſte ny veſtige du Iardin, ny racines de ſes arbres ; & ne ſçauroit-on plus où aller pour trouuer vne ſemblable Eſcole, Ainſi ſe perdra cette neceſſaire Eſtude, au prejudice de la Medecine & de vos ſubjets, ſi V. M. ne gratifie ſa bonne ville de Paris , de ce qu'il conuient pour vn ſi

charitable & vtil dessein. Ce n'est pas que cette glorieuse Ville, desire prēdre auantage de la ruine des autres Citez; ny que de leurs pierres elle vueille surhausser ses palais. Vostre seule presence, SIRE, est ce qui l'esleue & qui la rēd superbe entre toutes les villes de vostre Royaume; aussi n'attend-elle son bien que de vous: Elle ne demande point pour les parterres de ce Iardin le fond destiné à celuy de Mont-pellier; Elle ne pourroit souffrir que l'on luy reprochast qu'elle fust reuestuë des despoüilles d'vne ville infortunée. Mais vous estes tres-humblemēt supplié, SIRE, d'estendre pour elle vostre liberalité. Paris est le sejour le plus beau de V. M. la ville capitale de son Estat, l'abord de tous les peuples de la terre, le lieu de la plus celebre Vniuersité, & de la plus fameuse Faculté de Medecine de son Royaume. Vn tel present luy est conuenable & vtilement necessaire, voire autant que les Plātes le sont en la Medecine; Ie dy necessaire, tant pour la grande diuersité des maladies trauaillans son menu peuple (qui pauure & chetif n'a recours qu'aux herbes, ses moyens ne se pouuans estendre aux remedes des boutiques) que pour plus seurement & fidelement composer les medicamens.

Car cela est congneu d'vn chacun, SIRE, que ceux qui s'entremettent de la vente & cueillette des Plantes Medecinales, ne sont que de pauures idiots & quelques femmelettes. Ils les reçoiuent des mains des païsans venans au marché qui les leur vendent, puis les estallent & les debitent à qui en veut; non tousiours de celles que l'on leur demande, par ce que souuent l'achetant & le vendāt les connoissent comme le permet leur capacité; Ils dōnent ce qu'ils pēsent auoir, le Fenouïl pour l'Anet,

le Daucus pour le Seseli de Pré, & telle fois pourra t'il eschoir que les venimeuses seront baillées pour les salutaires, la Ciguë pour le Myrrhis, & le Napele pour l'Anthore.

Cette erreur n'est pas seule, ell'est suiuie d'vne autre autant importante; C'est que ces bonnes gens n'ayans des Simples frais que les iours de marché, & le plus souuēt de quinzaine en quinzaine, Ils s'efforcēt de garder ce qu'ils ne debitent, crainte de perdre à leur marchandise, l'arrosans d'eau soir & matin, puis font accroire aux facils achetans que ces restes viennent d'estre cueillis, qu'ils sont encores tout humides de rosee, les entretenans ainsi en frescheur entassez les vns sur les autres en grands monceaux, tant qu'ils s'eschauffent & pourrissent, puis portez d'vn courage miserablement mercenaire, pour ne rien perdre de leur chetif gain, ils font secher ce fient, & le gardent pour le vendre l'hyuer lors que l'on ne trouue plus de plantes sinon seches, trompans de la sortele sain achetant, & le malade patissant, pour vn peu d'argent, au prejudice de la santé, voire au hazard de la vie du languissant; car par necessité telles herbes sont prises faute d'autres, tant pour les medicamens internes que pour les externes. Les plus curieux de leur santé & de la longueur de leurs iours peuuent tomber en ce desordre s'ils n'ont des Apoticaires entendus & fidels; estāt vray semblable qu'ils ne sont tous esgaux en la connoissance des vegetaux, ny tous conformes en fidelité & probité.

Ces considerables interests du riche & du pauure, & de la santé à chacun plaisante & necessaire, demandent tres-humblement à V. M. l'edifice de ce Iardin, où à toutes heures & occasions l'on puisse trouuer des Plan-

tes legitimes ſelon que les pourront fournir les ſaiſons: Le Medecin, le Chirurgien & Apoticaire le vous demandent encore; Car SIRE, les plantes ſont en la Medecine, ce que la pierre, le mortier & le bois ſont en l'Architecture; ſans matiere non plus que cette Artiſte, elle ne ſçauroit ouurer. Eſculape, Podalire, Machaon, Hypocrates, Galien, Auicenne, Aece, Oribaſe, Æginete & les autres Docteurs tant vieux que nouueaux, ont laiſſé de tres-excellens auis pour la connoiſſance des maladies, de leurs cauſes & accidens & pour leurs gueriſons. Mais ils profitent auſſi peu ſans les Plantes que les preceptes de Vitruue ſans materiaux.

Il ſe peut faire (SIRE) que ma propoſition ne ſera eſgalement bien reçeuë de tous ceux qui aprochent de V. M. & que quelques eſprits qui ont paſſé les limites du Iardin de leurs peres, & peu plus loing, luy diront; qu'ils ont cy-deuant veu le Iardin de Mont-pellier, mais qu'ils ne croyent pas que l'on en puiſſe conſtruire vn ſemblable à Paris, tant pour les Plantes qui n'y croiſſent point, que pour la difference du climat: s'imaginant que le ſeul Languedoc produit les herbes Medecinales & qu'elles ne vegetent nulle autre part; comme ſi ce Zenit eſtoit ſeul propre à ce deſſein. Contre tel ſentiment (SIRE) i'oſe aſſeurer V. M. que chaſque petit Canton des Prouinces; nourrit des Plantes qui luy ſont tres-particulieres. Le Languedoc à les ſiennes, nullement trouuées és enuirons de Paris; & le terroir Pariſien en contient auſſi, qui ſe cultiuent auec pareille difficulté en Languedoc, que celles du Languedoc & de la Prouence icy: meſme voſtre bois de Madril en eſleue, difficillement trouuées ailleurs; Il n'eſt pas iuſqu'au petit

tertre nommé le Mont-Valerien, qui ne donne naissance à quelqu'vnes, que les Herboristes ne rencontrent qu'en sa petite croupe. Lon sçait que les Rosmarins & les Lauandes sont les hayes & les Landes de Prouence & de Languedoc; que le Kermes y croist comme en son propre lieu: Mais si les habitans de ces terres desirent auoir le Mirte Aleman, le Houx, la grande Esule surnommée des Germains & autre grand nombre de Plãtes plus grand que celuy de leur region; ils sont obligez de les chercher aux Prouinces eslongnees, & de les cultiuer auec pareil soin que nous les Orengers, Citronniers & Grenadiers; sinon à les deffendre du froid, au moins à les tenir au frais. Bref (SIRE) tout n'est pas par tout, vne Prouince secourt l'autre, ie peux asseurer que Paris situé souz le 48. degré d'eleuation Polaire, & presque au milieu de la distance qui est entre l'Æquinoxial & le Pole est propre (auec quelque soin) d'esleuer de toutes sortes de plantes, tant des païs froids que des chauds; mesme sans beaucoup de peine la Canne de succre y a pris racine, & i'y ay veu germer des Palmes.

Cette premiere objection refutee, ils pourront adiouster celle-cy, & dire à V. M. que les mineraux sont autant ou plus efficacieux que les vegetaux pour remedes, & pour entrer en la composition des medicamens; Ie leur aduoüe, SIRE, que la Medecine s'en sert, mais non auec tant de familiarité ny d'asseurance que des herbes; la grande distance de leur nature à celle de l'animal, les rend suspects, Il leur faut beaucoup d'art pour les aprocher & les rendre vsagers à l'homme; cette pratique n'est pas permise à vn chacun; Celle des Plantes au contraire est voisine & facille; la complexion humaine est

plus fauorablement & doucement alteree des natures proches que des eslongnees.

Ceux encore qui pretendent de guarir toutes les maladies du corps humain par le Senné & la Saignee, desirans de trauerser cette vtile entreprise, pourront aussi dire à V. M. qu'il n'est pas besoin d'vn grand Iardin pour deux ou trois cens Plantes en vsage, & que la Medecine s'est bien pratiquee dedans Paris depuis plusieurs siecles qu'il est basty, sans telle despense & sans les nouueautez que ie propose, Ie leur respõds, SIRE, que cela est vray en ce qui concerne la vulgaire pratique; Mais aussi ceux qui la suiuent sont obligez à la honte de ce ridicul prouerbe, que toutes les maladies terminees en ique leur font la nique; ce qui à l'aduenture ne leur arriueroit s'ils recherchoient la principalle vertu des herbes, qui ne consiste pas à seulement eschauffer ou rafraischir, à humecter ou dessecher, à subtilier ou incrasser, à digerer & inciser, & autres semblables qualitez ausquelles ils ont mis toute leur attente, sans faire estat de celles qui procedent de la proprieté de toute la substance, les plus efficacieuses, telles que sont celles que l'ãtiquité a nommees Cephaliques, Cardiaques, Pulmoniques, Epatiques, Histeriques, Vulneraires, Neruales & autres pour la conuenance qu'elles ont naturellement à ces parties, & encore les purgatifs comme la Rhubarbe, le Senné, le Turbit, l'Aloës & les autres, lesquels ne purgent point pour ce qu'ils sont chauds ou froids, incisifs ou incrassans: Mais par ce que la Nature les a constituez laxatifs, ainsi que l'experiẽce l'a descouuert & iournellement le confirme.

Ie leur responds d'abõdant, SIRE, que c'est donc inu-

tilement qu'ils aprennent à connoiſtre les autres Plantes & qu'en vain tant d'Auteurs en ont eſcrit & remply de gros volumes,puis qu'elles ſont infertilles de vertuz, voire que c'eſt envain queDieu les a créees, & laNature produites ſi elles n'ont aucune proprieté. Et eux encores plus ineptes d'occuper leur temps à telle Eſtude. Ils en font pourtāt querimonie, mais c'eſt à guiſe des Charlatans, qui font monſtre & grande parade de choſes friuoles, Car il eſt impoſſible d'eſtimer les Plantes & de blaſmer ou contredire mon deſſein.

Mais pour dauantage preſſer l'obiection ennemie, Ie dy, SIRE, apres Ariſtote, qu'il ne ſe rencontre aucune choſe en la Nature qui n'ait ſon oppoſé & contraire; que les cauſes des maladies eſtans Subſtances ou Accidens, doiuent auoir par la raiſon de ceſte maxime, leurs contraires, leſquels par neceſſité ſont en Nature, & de là deuroient paſſer en l'art s'il eſtoit deuëment exercé,ce que n'eſtant pas comme il paroiſt en ce qu'ils ne guariſſent toutes les maladies guariſſables, voire ſouuent de tres-chetiues infirmitez leur font honte; dequoy il s'enſuit que tous les contraires des indiſpoſitions & de leurs cauſes ne ſont pas conneuz par ceux qui n'vſent que de la Saignée & du Senné, & de deux ou trois cens plantes pour leurs cures; Et qu'il les faut chercher ailleurs qu'en leur pratique. Mais où plus ſeurement & facillement qu'en vn grand nombre de Plantes negligees, dont pluſieurs particuliers çà & là eſpars, ſe ſeruent heureuſement, & font des merueilles?

Cela reconneu de pluſieurs Nations, Elles ont conſtruit des Iardins pour cét apprentiſſage; Entr'autres les Venitiens en ont edifié vn à Padouë, grandement eſti-

mé des peuples qui l'ont veu, tant pour sa grandeur & beauté, que pour les raretez qu'il contient. Il a cousté à ceste Republique plus de cent mille ducats à faire, & auec raison, car il n'y a rien de si cher en la vie que la santé. Les Flamans en ont aussi fait construire vn à Leïden. L'Angleterre à le sien; & beaucoup d'autres lieux. Il n'y a que la France qui en est maintenant destituee.

A l'aduenture pourra t'on dire à V. M sur ces exemples, que Robin est son Herboriste, qu'il a vn Iardin où les Plantes Medecinales se cultiuent; Et pour cela, que celuy que ie propose est superflu. Ie responds à cette derniere attaque, SIRE, que Robin n'ayant que quatre cens liures de pension de V. M. qu'il est impossible qu'il en puisse entretenir vn Iardin conuenable à la grandeur de Paris. Tout le monde sçait que le sien ne contient pas vn quartier de terre. Il est compassé à ses facultez, & non au merite de cette grande Ville; aussi ne peut-il cultiuer qu'vne seule plante de chasque espece de celles qu'il peut recouurer, qui ne sçauroient monter à deux cens tant.

Le Iardin que ie propose doit auoir d'espace cinquante arpens ou plus; où les Plantes ne seront pas seulement singulieres pour l'apprentissage, mais en multitude pour l'vsage, & pour fournir à l'experience; outre que ie propose d'autres conditions que Robin ne sçauroit accomplir.

Car, SIRE, par son establissement, I'asseure V.M. que toutes les Plantes qui se pourront accommoder à nostre Climat, soit naturellement ou artificiellement, y seront cultiuées, qu'en leur saison elles y seront trouuées vertes, Et en autre temps on les y rencontrera seches

apres

apres auoir esté cueillies en âge & temps conuenable. Mais comme de toutes, le tout ne se peut pas garder, & n'est pas en vsage ; des vnes la racine ou l'escorce, ou le bois, ou la fueïlle, ou la fleur, ou le fruict, ou la semence, ou la gomme, ou la larme, ou l'excroissance, ou quelque autre partie telle qu'elle soit, sera conseruée pour ceux qui en auront besoin.

Ie propose d'abondant à V. M. pour l'vtilité publique, de tenir de toutes les eaux distillées selon le memoire que ie luy presente ; Car V. M. doit estre aduertie que les Apoticaires qui les deuroient garder, n'en conseruent pas le quart ; Encore ce peu qu'ils en ont, est pour la plusspart distillé en chappelles de plomb, par consequent remply de ceruse ; sentent le feu, & difficillement se peuuent elles conseruer vn an. Au contraire celles-cy, faites par autres vaisseaux & d'autre façon, ne sentirõt le feu ; & de vingt ans ne se peuuent corrõpre.

Les sucs des Plantes sont égallement necessaires auec les eaux, Neantmoins les Apoticaires n'en ayans assez de debit, les conseruent aussi peu que les eaux, voire les negligent du tout. Ie promets d'en conseruer suiuant le memoire qui suit celuy des eaux & d'an en an les renoueler.

A ces eaux & sucs, ie joindray de toutes les essences & sels des Plantes selon leur memoire, à fin que les Apoticaires & les particuliers qui en auront affaire, y puissent auoir recours.

Et pource que ce Iardin est particulierement construit pour instruire l'aprentif de Medecine ; I'offre de faire leçon des Plantes, donnant connoissance de leurs Synonimes, des lieux où elles croissent, des temps de

leur maturité & cuillette; le moyen de les conseruer, leurs qualitez premieres & secondes, & le plus des troisiesmes qu'il me sera possible, me seruant pour cela des Auteurs plus celebres & approuuez, sans oublier leur vsage; Laquelle leçon se fera deux fois la sepmaine, à commencer du premier iour de May que les Plantes paroissent, iusques au dernier iour de Septembre qu'elles declinent bien fort.

Ayant asseuré V. M. de tenir des eaux, des sucs, des essences & des sels des Plantes, dont trois sont œuures de feu, Il est fort à propos & necessaire de rendre raison de leur façon. Pour cela, ie promets de faire vn cours de l'Art distillatoire & de monstrer toutes ces operations au desireux d'apprendre.

Et dauantage, comme c'est vne partie grandement necessaire à la Medecine que la connoissance des lieux, des eaux & de l'air, ainsi que l'enseigne Hypocrates, & du leuer & coucher des estoilles fixes, à quoy l'on ne peut arriuer sans l'Astrologie ; Ie liray, souz le bon plaisir de V. M. vn Compendium d'Astrologie, seruant du tout à cette connoissance, & à l'explication du liure *de Decubitu ex Mathematica scientia*, attribué à Galien, & le *Yatromathematica* d'Hermes, par le moyen desquels l'on pourra facilement entendre la science des iours critics.

De toutes ces offres V. M. l'ayant agreable, en fera son premier Medecin Iuge, & de luy prendra auis de leur bonté & vtilité, luy donnant la charge, deux fois l'année, de visiter ou faire visiter par personne capable qu'il commettra en sa place, ce Iardin, pour voir s'il est bien & deuëment entretenu; si les Plantes sechées &

leurs parties sont legitimes, si les eaux, les sucs, les essences & les sels sont bien faits, & si le tout est en quantité conuenable.

V. M. ayant accomply ce desirable ouurage par ma conduitte & souz la direction de son premier Medecin, en cas de mort, la presentation de celuy qui deura succeder appartiendra, s'il plaist à V. M. à son premier Medecin, lequel choisira ce personnage de bonnes mœurs, Medecin docte & versé en l'art Spagyrique, & en la science Astrologique, à fin d'entretenir les promesses que i'ay faites à V. M. & receura son serment.

Cét Edifice peut estre acheué pour deux cens mil liures, & vingt mil liures de rente annuelle, sçauoir les deux cens mil liures, pour l'achapt de cinquante arpens de terre, pour leur closture, bastimens, recouurement des Plantes, tant domestiques qu'estrangeres, achapt des vaisseaux & des vstenciles propres & necessaires à ce dessein. Et les vingt mil liures de rente annuelle, pour l'entretien ordinaire de douze hommes, & encor' pour entretenir les vaisseaux & les autres vstenciles propres aux operations proposées. Six de ces hommes, seront employez aux Prouinces esloignées pour le recouurement des Plantes; quatre des six autres vacqueront à la culture du Iardin, & les deux autres restans seront commis pour la cueillette des Plantes, distillations des eaux & essences, & sur les autres œuures de feu.

La somme est petite pour l'ouurage, Celuy de Montpellier a plus cousté à vos deuanciers. I'oseroy bien pourtant promettre que celuy que ie propose, estant edifié, comme porte le Plan que ie presente à V. M. sera de beaucoup plus beau & plus riche de Plantes.

Ioinct que le ſieur Richer qui auoit ſoin de la culture de l'autre, n'eſtoit oblige à pas vne des conditions que i'offre.

Deduiſant par le menu les frais qu'il conuient faire, il ſera aiſé de iuger que la ſomme que ie demãde eſt iuſte.

Premierement, Pour l'achapt de cinquante arpens de terre, cinquante mil liures, qui eſt le moindre prix, au lieu ou l'on deſigne cette conſtruction, d'autãt que ce ſont mareſts; Pour leur cloſture à mille toiſes de circuit ſur deux toiſes de hault, compris trois pieds pour le fondement, ſont deux mil toiſes, & la toiſe vallant neuf liures, eſtãt faite de chaux & ſable à chaiſnes de pierres de taille, les deux mille toiſes couſterõt dixhuict mil liures.

Pour la Galerie ſeruant en ſon hault eſtage à ſecher & conſeruer les Plantes & leurs parties, & le deſſous pour leurs diſtilations, ayant cinquante toiſes de long ſur quatre de large, & ſix de hault, au bout vn Pauillon pour loger des ouuriers, Le dedans de la Gallerie remply d'armoires pour ſerrer les Plantes, couſtera, tant pour la Maçonnerie de ſix cens quarante huict toiſes, pour les cloiſons, planchers, charpenterie, menuiſerie des portes & feneſtres & des armoires, plus de vingt mil liures.

Pour le principal logement conſiſtant en deux Pauillons joincts par vn corps d'hoſtel où ſeront les ſalles à faire les leçons, Caues deſſous, aux coſtez les Eſcuries & autres lieux, tant pour loger les cheuaux, ſeruans au Iardin pour porter les terres & autres choſes neceſſaires, que pour les charrettes & tombereaux, & deux petits Pauillons à l'entrée pour des logemens particuliers, couſtera le tout ſoixante mil liures.

Toutes ces ſommes joinctes enſemble montent à cent cinquante mil liures, leſquels oſtez de deux cens mil liures demandez, reſte cinquante mil liures pour eſleuer vne Montagne au milieu du Iardin, contenant quatre arpens de large & neuf à dix toiſes de haut pour dreſſer les parterres, creuſer les viuiers, acheter les Plantes qui doiuent eſtre en grand nombre, fournir de vaiſſeaux & de toutes les vſtenciles ſeruans à l'art diſtilatoire.

Par ce memoire, SIRE, V. M. peut congnoiſtre que la ſomme demandée n'eſt que tres-juſte : Les Maiſtres des œuures de ſes baſtimens, luy en peuuent donner auis.

Quant à la ſomme de vingt mil liures de rente, Ie croy que V. M. ne la trouuera exceſſiue, pour entretenir douze hommes d'ordinaire, ſans les extraordinaires, ſelon les ſaiſons pour l'entretien des outils & vaiſſeaux, & pour mil faux fraiz qu'il conuient faire de moment à autre.

Reſte à trouuer le fond, ſi V. M. a agreable que ſa fidelle ville de Paris jouïſſe d'vn tel benefice, Car il n'eſt pas raiſonnable, apres tant de ſi grandes deſpenſes que V. M. à faites depuis ſon aduenement à la Couronne, & principalement depuis deux & trois ans, de prendre pour ce deſſein tel loüable qu'il puiſſe eſtre, de ſes finances ordinaires. Auſſi n'eſt-ce ſur tels deniers que ie deſire eſtre aſſigné, Il y en a d'autres & tellement extraordinaires, que V. M. n'en receut oncques denier. Ils ne ſont ores ny dedans ſes Receptes particulieres ny generales. Neantmoins le moyen de les recueillir eſt deſia eſtably en quelques lieux bien legitimement & ſans la foule du peuple, tellement que c'eſt vne choſe nouuel-

le ſans former de nouueauté, & dequoy V. M. peut gratifier Paris, la merueille des villes, en laquelle elle a plus de gloire qu'en dix autres des meilleures Citez de ſon Royaume; Son peuple & ſa faculté de Medecine, voire tous les peuples de la terre s'eſiouïront de ce benefice, d'vn bien caché & qui n'entre point és coffres de V.M. Elle en fera vn bien public, qui penetrera le cœur de tous ſes ſujets, leſquels obligez de nouueau par ce preſent, prieront le Tout puiſſant pour ſa ſanté & proſperité, & pour l'accompliſſement de tous ſes bons deſſeins. A quoy ſe ſentira plus particulierement & plus eſtroictement obligé à voſtre Majeſté.

Son tres-humble & tres fidele ſujet,
GVY DE LA BROSSE.